



HAL
open science

La culture Merina, base de la construction d'une culture nationale à travers les chansons diffusées par Radio Madagascar pendant la 1ère République (1960-1972)

Laurent Andrianasolo

► To cite this version:

Laurent Andrianasolo. La culture Merina, base de la construction d'une culture nationale à travers les chansons diffusées par Radio Madagascar pendant la 1ère République (1960-1972). *Kabaro, revue internationale des Sciences de l'Homme et des Sociétés*, 2010, Construction identitaire et interculturalité dans le monde indo-océanique, V (6-7), pp.373-391. hal-03538430

HAL Id: hal-03538430

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03538430v1>

Submitted on 21 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA CULTURE MERINA, BASE DE LA CONSTRUCTION D'UNE CULTURE NATIONALE, A TRAVERS LES CHANSONS DIFFUSEES PAR RADIO MADAGASCAR PENDANT LA 1^{RE} REPUBLIQUE (1960-1972)

LAURENT ANDRIANASOLO
DOCTORANT EN SOCIOLOGIE
UNIVERSITE D'ANTANANARIVO

Résumé

Peut-on dire qu'il y avait prédominance de la culture merina, durant la première République (1960-1972) ? Si on se réfère à la production de Radio Madagascar de cette époque, et en particulier sa production musicale, la réponse est affirmative, dans la mesure où la culture petite bourgeoise, basée sur le progrès, la modernité et l'individu (influence de la religion chrétienne surtout anglaise, et influence de la culture française) a pris la forme de la culture merina (dialecte merina codifié depuis Radama I, « langue » d'enseignement, « langue » des journaux et des livres) pour véhiculer ses idéaux. Cette petite bourgeoisie, pléthorique, après l'indépendance (remplaçant des français, nouveau recrutement au niveau de la fonction publique, surtout dans le secteur de l'éducation) était la principale classe-appui (et bénéficiaire) du nouvel Etat malgache, subventionné par l'Etat français. Le maintien de l'économie coloniale (économie de traite), plaçait la majorité

des paysans à la périphérie de cette modernité. Elle vit dans une logique traditionnelle (cérémonies, fêtes) qui défie « toute rationalité ». Nous assistons à l'hégémonie des « chansonnettes modernes » en « langue malgache officielle » sur les « chansons traditionnelles » dialectes vernaculaires, rangées dans la catégorie « folklore », survivances d'une ancienne époque, appelées à disparaître. Ce choix politique de construction de la nation par l'adoption d'une culture nationale agencée sur la culture merina et basée sur une classe (la petite bourgeoisie) a montré ses limites par la non intégration économique et sociale de la paysannerie et explique la récurrence du « facteur ethnique » dans la scène politique.

Cette étude privilégiera l'étude documentaire (journaux, Archives nationales, archives de la Radio Nationale Malgache, archives du studio MARS), les témoignages, les récits de vie.

Langue et culture sont au cœur des phénomènes d'identité. [...] L'identité se définit comme l'ensemble des répertoires d'action, de langue et de culture qui permettent à une personne de reconnaître son appartenance à un groupe social et de s'identifier à lui. Mais l'identité ne dépend pas seulement de la naissance ou des choix opérés par les sujets. Dans le champ politique des rapports de pouvoir, les groupes peuvent assigner une identité aux individus (Jean Pierre Warnier, 2003).

Le président Philibert Tsiranana, « père de l'indépendance », dirigeant la première République Malgache (1958-1972) a bien compris ce processus de construction de l'identité : « *la nation naît d'un postulat et d'une invention. Mais elle ne vit que par l'adhésion collective à cette fiction* » (Anne-Marie Thiesse, 1999). Selon Renan, cité dans le même ouvrage, « *l'existence d'une nation est un plébiscite de tous les jours* ». C'est ainsi que Tsiranana a misé sur l'enseignement et l'« information », en somme sur la culture, pour édifier la nation malgache, car la construction identitaire est inséparable de la culture.

La culture

est une totalité complexe faite de normes, d'habitudes, de répertoires d'action et de représentation, acquise par l'homme en tant que membre d'une société. Toute culture est singulière, géographiquement et socialement localisée, objet d'expression discursive dans une langue donnée, facteur d'identification pour les groupes et les individus et de différenciation à l'égard des autres, ainsi que d'orientation des acteurs les uns par rapport aux autres et par rapport à leur environnement. Toute culture est transmise par des traditions reformulées en fonction du contexte historique. Les cultures sont faites de pratiques et de croyances religieuses, éducatives, alimentaires, artistiques, ludiques. Elles concernent aussi les règles d'organisation de la parenté, de la famille et des groupements politiques (Jean Pierre Warnier, 2003).

Nous voyons à partir de ce qui précède qu'un pays peut posséder plusieurs cultures et que pour construire une identité nationale, « des groupes » ou « un groupe » « peuvent assigner une identité aux individus » et imposer ainsi leur (ou sa) culture ou du moins en déterminer le contenu. C'est cette problématique de rapport de force entre les « groupes » qui va guider mon exposé, en posant comme hypothèse que les classes moyennes que nous dénommerons « petite bourgeoisie », tenantes de l'appareil d'État, ont donné un contenu merina¹ à la construction de la culture nationale malgache (la culture dominante est celle de la classe dominante).

C'est à travers les « variétés musicales » diffusées par la Radio Madagascar que nous étudierons ce mouvement. L'analphabétisme (le taux de scolarisation en 1960 va de 63,4% dans la province d'Antananarivo à 18,9% pour la province de Tuléar, avec une moyenne nationale de 40,9%) (Césaire Rabenoro, 1986), « la civilisation orale » (les proclamations officielles sont faites par des Kabary², les conventions, les lois et

¹ Merina : ethnie des hautes terres centrales de Madagascar. Cela ne veut pas dire qu'il y a une culture merina par rapport à une culture « côtière ». Il y a selon nous, plusieurs cultures merina et plusieurs cultures « côtières » et que c'est le rapport de force économique, social et politique qui prescrit une « culture officielle » et des « cultures vernaculaires ».

² « Discours public, proclamation, publication, affaires traitées dans les réunions publiques, assemblée publique, querelle, procès » (Dictionnaire Abinal-Malzac, 1888, Ed. 1987).

règlements entre villageois sont scellés par des Kabary), l'enclavement, l'insuffisance des voies de communication, ont amené le président de la République à donner une grande importance à la Radiodiffusion nationale et à entamer des « opérations transistor » (les transistors « Omby » (zébus) produits par une société japonaise, vendus à bas prix). La musique, et surtout les variétés, occupent la majeure partie de la programmation. Elle sert de véhicule à des notions et des nouvelles idées, comme nous le verrons un peu plus loin, et surtout à uniformiser le « parler » de l'ensemble des Malgaches :

Par le fait même, la connaissance de la langue officielle à travers toutes les ethnies a connu une extension extraordinaire. Au début de mes tournées à travers le pays pour les émissions catholiques à la radio et, en 1966-1967, pour les reportages de presse pour *Lakroan'ny Madagasikara*³, par exemple, je devais me faire accompagner par un interprète, eh oui un interprète, auprès des Malgaches tanosy, mahafaly, vezo, antandroy⁴ de la brousse pour me faire comprendre, tellement le malgache qu'ils parlaient était éloigné du malgache officiel. Quatre ou cinq ans après l'Opération transistor, tous ces gens me comprenaient, et s'exprimaient en malgache officiel avec souvent un vocabulaire qu'ils me traduisaient eux-mêmes dès qu'ils s'apercevaient que j'avais quelque difficulté à saisir (Rémy Ralibera, 2007).

D'autre part, la musique accompagne les gens dans leur vie quotidienne, suivant l'intitulé d'un programme musical « *Asa atao an-kira, toa vita tsy natao* » (le travail s'effectue « sans peine » en chantant).

Madagascar a bénéficié d'une conjoncture qui a favorisé le développement des infrastructures sociales et éducatives ainsi que celui d'une petite bourgeoisie pléthorique. Cette dernière est l'initiateur, le catalyseur, l'animateur de la vie nationale. Elle investit le « public » en se donnant comme modèle dans le « privé ». Cette séparation public-privé, comme reformulation de l'ancienne séparation sacré-profane va s'actualiser en « bado » (illettrés) et « mahay taratasy » (instruits), une autre forme de la relation « raiamandreny » (aînés) et « zanaka » (cadets). La radio Madagascar va incarner le « public », le « sacré », l'instruction, en somme : le « raiamandreny ». Nous allons voir successivement la nature de cette petite bourgeoisie, ensuite les programmes musicaux de la Radio Madagascar, en insistant sur celui des variétés, avant de conclure si l'hypothèse que nous avons posée est pertinente ou non.

³ Hebdomadaire catholique en malgache à l'époque.

⁴ Ethnies du Sud de Madagascar.

LA NATURE DE LA PETITE BOURGEOISIE MALGACHE

Au sommet de l'échelle se situe une classe privilégiée formée par les cadres des secteurs public et privé, les membres des professions libérales, et surtout les gens enrichis par le commerce. La classe moyenne est constituée par les salariés et les petits employés des entreprises, les fonctionnaires subalternes et les petits commerçants [...] L'éventail des revenus est très ouvert entre les catégories socio-professionnelles, par exemple le revenu annuel d'une famille rurale dans une région pauvre équivaut au salaire mensuel d'un cadre moyen du secteur public ou privé. A signaler l'accession à la classe privilégiée du personnel politique, d'origine côtière principalement, à partir du déclenchement du processus d'émancipation de Madagascar (Césaire Rabenoro, 1986).

Cette analyse de Césaire Rabenoro rejoint celles de Gérard Althabe (2000) et de Robert Archer (1976).

Trois idées sont à retenir de cette citation d'un ancien grand commis de l'Etat, acteur actif de la première République (commissaire général, ambassadeur puis ministre) :

- L'importance des salariés du secteur public et du secteur privé dans la composition de la classe moyenne,
- La grande disparité entre les revenus des paysans et ceux des salariés,
- L'irruption des « côtiers » sur la scène politique.

Selon le même auteur, l'industrie occupait environ 200 000 salariés au début des années soixante, l'effectif des fonctionnaires étant de 44 662 selon une enquête de la *Revue de l'Océan Indien*, un numéro consacré aux agents de la Fonction Publique.

Nous allons voir qui et que sont ces salariés du secteur public et privé et ces « côtiers » (« côtiers », un terme qui englobe les ethnies autres que les Merina. On y associe souvent les Betsileo et les Sihanaka, suivant la conjoncture. Nous l'employons dans ce sens) qui arrivent « massivement » sur la scène politique, en faisant un bref historique de la période pré-coloniale et de celle de la colonisation.

LA PERIODE PRECOLONIALE

Le dialecte merina a été transcrit en caractères latins sous le règne de Radama I (1810-1828). Les écoles datant de cette époque formaient les fils de la haute noblesse (Rakotobe, fils du prince Ratefinananahary et de Rabodosahondra, sœur de Radama I, fut un des Roambinifolo lahy [les Douze hommes] qui ont participé à la traduction de la Bible de la langue anglaise en dialecte merina). Des textes traduits en dialecte merina (par exemple celui de Bunyan « Pilgrim's Progress ») vont introduire de nouvelles notions, des nouvelles valeurs qui vont être réinterprétées et récupérées dans la représentation traditionnelle constituée de mythes et de

légendes, dans un premier temps ; puis, la lecture individuelle de la Bible (traduite en merina, imprimée le 21 juin 1835) et les commentaires qui vont avec (sermons, textes, chants) vont permettre l'émergence de la notion de « salut individuel » qui va à l'encontre des croyances anciennes.

L'arrivée des « assistants techniques » (Karenina, Brady, Robin et Hastie) et l'envoi des autochtones s'instruire (les deux frères de Radama I, Rahovy et Ratafika) et huit jeunes gens pour apprendre la musique à Maurice, ainsi que de neuf jeunes gens en Angleterre pour faire des études techniques (dont les frères Ravoalavo et Ratotozy qui deviendront Rahaniraka et Raombana), ont engagé des progrès technologiques et industriels (forge, menuiserie, tissage, travail du cuir, construction des maisons...) et des progrès intellectuels et spirituels :

Par la même occasion, l'écriture fit son entrée dans la vie ordinaire des gens et dans le gouvernement. On commençait à avoir de l'histoire écrite, des textes de lois, des lettres qu'on envoie et qu'on reçoit, des accords inter états et des transactions ordinaires et privées (Frédéric Randriamamonjy, 2008).

Ce qui nous intéresse ici, c'est cet assemblage de la religion, la langue anglaise, l'aristocratie et la « fixation du dialecte merina » dans la construction de l'Etat monarchique merina.

Après Radama I, le règne de Ranavalona I va paradoxalement être la continuation des progrès technologiques et industriels avec l'arrivée de Jean Laborde et la « restauration » des valeurs intellectuelles et spirituelles traditionnelles (reprise d'influence des gardiens de palladiums et des ancêtres) (Adolphe Rahamefy, 2007). C'est aussi l'émergence du clan des Tsimiamboholahy avec Rainiharo et ses fils qui vont se succéder au pouvoir. Un groupe qui va accaparer le commerce intérieur et extérieur (esclaves, armes, etc.) et qui va accumuler des terres et des zébus et contrôler l'armée. Le culte des ancêtres, les palladiums vont se juxtaposer avec un « semblant » de christianisme. A partir de Radama II, l'Etat monarchique merina s'est construit en surfant sur la légitimité traditionnelle (*Andriamanitra Andriananabary sy ny razana*, Dieu créateur et les ancêtres), et le christianisme en jouant sur les rapports de force du moment (protestantisme anglais, et catholicisme français) ; finalement en 1869, la religion protestante, adoptée par Ranavalona II, devint la religion officielle.

Ce parcours « chaotique », surtout pendant la persécution des « mpivavaka » (priants) sous Ranavalona I, a permis une nouvelle interprétation et adaptation des textes sacrés (les « priants », sont laissés seuls, sans l'encadrement des missionnaires) et une certaine « illumination », qui distinguera toujours les protestants merina constituant la majorité des lettrés merina, qui ne sont jamais aussi à l'aise que dans « l'adversité ». Ce sont eux qui ont été, grosso modo, les premiers auxiliaires du gouvernement colonial français (ils savent lire et écrire, ils sont

habitué à une certaine routine administrative dans le gouvernement merina, ils intériorisent la hiérarchie et la notion d'avancement : « voninahitra » [honneurs]...). Malgré la « politique des races », ils ont toujours été majoritaires dans l'administration coloniale et aussi dans le commerce à l'intérieur de l'île (150 659 Merina, soit 16,38%, vivent en dehors de la province de Tananarive, en 1948) (Jean-Roland Randriamaro, 1997).

Les royaumes périphériques (autres que le merina) se sont reproduits dans une logique féodale (ponction de surplus économique, contrôle du commerce des esclaves, des armes, contrôle des cérémonies...), sauf pour les enfants des rois ou des dignitaires envoyés à Antananarivo dans le cadre d'alliance et de conquête pacifiques (les conseillers Antaimoro d'Andrianampoinimerina puis du roi Radama I, Andriamahazonoro, Andriambita, Ratsilikana qui furent nommés et classés Andriamasinavalona).

LA PERIODE COLONIALE

Nous procéderons ainsi dans ce sous chapitre : la genèse de la petite bourgeoisie merina, « l'émergence des élites Mainty » et la constitution d'une élite « côtière » moderne.

La colonisation a introduit l'instruction pour tous et avait pour objectif de « noyer » les Merina sous la loi du grand nombre de « Côtier ». Il s'est avéré que même sur les périphéries, ce sont les Merina qui ont constitué la majorité des élèves. Héritant de la primeur de la scolarisation, commencée en 1818, et dans la foulée de la « réunification » initiée par Andrianampoinimerina et continuée par Radama I, avec le prosélytisme des premiers convertis, ainsi que l'administration des royaumes conquis, les Merina de l'ordre des Andriana ainsi que celui des Hova, furent les plus assidus dans les écoles coloniales où l'objectif était, selon Charles Renel, directeur de l'enseignement à Madagascar de 1906 à 1925 :

La tâche de l'instituteur est de développer l'esprit, de le guérir de toutes les superstitions ancestrales, de préparer les enfants indigènes à la civilisation européenne [...] Au point de vue moral, les idées ancestrales seront remplacées par un autre idéal, de justice égal pour tous, de moralité plus pure, de bonté, de fraternité, de travail (Monique Ratriamoarivony-Rakotoanosy, 1986).

Ils assimilèrent les valeurs occidentales tout en cherchant à s'enraciner dans les valeurs traditionnelles (mouvement de « Mitady ny very » [recherche des valeurs perdues]). Ils entrèrent dans la « civilisation occidentale » tout en conservant les hiérarchies et pratiques traditionnelles (les exemples relevés par Solofo Randrianja : un dirigeant du Parti Communiste de la Région de Madagascar mettait Ny Andriana (Le Seigneur) devant son patronyme en signant un document du Parti et les serments « traditionnels » des nouveaux membres du VVS). Cela aboutit à « l'ethnona-

tionalisme » qui sera toujours une tendance au sein des luttes anti-coloniales menées ultérieurement

Les Merina issus des « Folovohitra » (les roturiers et les Andriana des derniers rangs qui ne bénéficièrent pas de « *menakely* » ou de « *vodivona* » [fiefs]) s'investirent totalement dans l'enseignement français (« *tsy manana harena avela ho anareo, fa ny fianarana sy ny fabendrena no ezabo* » [nous, les parents, n'avons pas de richesses à vous transmettre ; efforcez-vous de bien étudier et d'être sages]) et prenaient le Français pour modèle et horizon. L'octroi de la nationalité française procurait de nombreux avantages et surtout la possibilité de poursuivre des études secondaires et supérieures ; cela dépendait du niveau d'instruction et du mode de vie (occidentalisé ou non). Ils fourniront de nombreux fonctionnaires et des cadres du secteur privé. En 1960, 26721 élèves évoluaient dans l'enseignement secondaire et 1130 étudiants recensés dans la Fondation Nationale de l'Enseignement Supérieur : les Merina constituaient 75% des effectifs (Césaire Rabenoro, 1986).

Ces deux groupes sociaux vont fournir les têtes pensantes et « l'aile marchante » des différents mouvements nationalistes anti-coloniaux qui vont se succéder à Madagascar.

Les Mainty accompagnaient leurs seigneurs et maîtres à l'école des missionnaires ou les remplaçaient carrément, car certains Andriana et Hova craignaient que leurs enfants fussent enlevés (Monique Ratri-moanony-Rakotoanoso, 1986). Ils furent parmi les premiers enseignants et évangélistes de la période précoloniale. Les rejetons des riches dignitaires Mainty rejoignirent l'école coloniale et participèrent aux deux guerres mondiales. Nombreux sont ceux qui ont obtenu la nationalité française. Ils ont fait leur apparition politique à partir de la création du PADESM (Parti des Déshérités de Madagascar). Ils ne peuvent s'allier avec les Andriana et les Hova qui les assimilent aux « Andevo », c'est ainsi que naturellement ils se sont alliés avec les « côtiers ». Bien qu'il y ait plusieurs fonctionnaires, les « professions libérales » ne sont pas en reste (enseignants du privé, commerçants, tailleurs, etc.).

Enfin, les « Côtiers » et surtout les Sakalava qui ont bénéficié de « l'indirect rule » à la manière anglaise : leurs rois et notables sont rémunérés par le pouvoir colonial pour administrer leurs contrées. Ils ont demandé à leurs administrés de ne pas envoyer leurs enfants à l'école française, tout en y envoyant les leurs. Plus tard, avec la disparition de « l'indirect rule », ce sont leurs enfants qui vont devenir les gouverneurs à la place de leurs parents. Le système ancien se reproduit, et reproduit l'ancienne domination sous des formes nouvelles – « bureaucratie tribale » – (Roland Waast, 1980).

Des roturiers vont aussi s'investir dans l'école française, suivant la filière normale : école régionale, école Le Myre de Vilers.

Tous ces groupes ont en commun la même formation française orientée sur l'égalité, liberté et fraternité. Ils sont conscients que l'instruction constitue un moyen de promotion sociale, clef qui ouvre toute grande la porte du progrès et de la modernité. Ils pressentent aussi qu'ils seront les acteurs principaux de l'après colonisation : c'est là que leurs intérêts et leurs vues divergent, et se sont cristallisés dans des partis politiques, après la deuxième guerre mondiale : dans le MDRM (Mouvement Démocratique de la Rénovation Malgache), qui va des communistes issus de l'ancien PCRM (Parti Communiste de la Région de Madagascar) et des GEC (Groupe d'Etudes Communistes) aux « Vieux Hova », en passant par toutes les nuances de nationalisme ; dans le PADESM, qui va des communistes issus du GEC aux fédéralistes « tribaux », en passant par toutes les nuances d'égalitarisme anti-merina.

Après les événements de 1947, les fonctionnaires et les salariés vont militer dans des associations et partis modérés, tandis qu'une partie « indépendantiste » (COSOMA – Comité de Solidarité de Madagascar -, le « groupe Imongo Vaovao »...) constituée des « professions libérales » (commerçants, enseignants dans des écoles privées, journalistes...) va lutter dans le sens d'une « indépendance pure et transparente », appuyée par les étudiants établis en France (AEOM-Association des Etudiants d'Origine Malgache).

LES CARACTERISTIQUES DE LA PETITE BOURGEOISIE LORS DE L'INDEPENDANCE

En 1960, Madagascar comptait 5 390 000 habitants et comme nous l'avons dit un peu plus haut, 200 000 salariés, 44 662 fonctionnaires. Gérard Althabe (2000) affirme que la petite bourgeoisie s'élève à 60 000 personnes : nous pouvons en déduire qu'il s'agit de la majorité des fonctionnaires, d'une partie des salariés et des « professions libérales ». Ils habitent dans les villes (le chef-lieu de province, le chef-lieu de préfecture) dans des maisons individuelles aux normes européennes, avec leur famille nucléaire. Ils ont des relations individualisées avec leur patron (l'Etat, société...), intériorisent des procédures dans l'accomplissement de leur travail. Leur relation avec le voisinage est individualisée. Leurs enfants vont à l'école, pour parachever et accentuer la promotion sociale. Ils ont dépassé le niveau local, « communautariste » et sont porteurs des nouvelles valeurs :

- l'universalisme,
- l'individualisme,
- la technicité,
- le rationalisme.

En définitive, ils sont porteurs du « progrès » et de la « modernité ». Les paysans qui sont 4 581 500 environ, sont englués dans les « ténèbres » de la tradition, il appartient à la petite bourgeoisie de leur

apporter la « lumière ». C'est ainsi que le président Philibert Tsiranana a organisé la Radio Madagascar (au début l'organisme de tutelle, le secrétariat à l'Information et au Tourisme, est rattaché directement à la Présidence de la République), pour informer, éduquer et divertir. Dans un grand pays où les voies de communication sont insuffisantes, les ondes peuvent rapprocher le pouvoir et les administrés et les amener vers la voie toujours difficile du développement...

LA RADIO « MADAGASCAR » ET LA PROGRAMMATION DES VARIETES MALGACHES

Madagascar, avant son indépendance, a signé un accord de coopération avec la France, qui maintient une relation privilégiée : 75% du volume commercial, subvention budgétaire dans le cadre de la zone franc, enseignement en français, etc. Le gouvernement bénéficie ainsi d'une aide considérable, d'autant que les « Trente Glorieuses » (Jean Fourastié) ont des retombées positives sur le développement de Madagascar : taux de croissance de 15% annuel pour les industries manufacturières, entre 1960 et 1970 (Césaire Rabenoro, 1986). Cela va créer un climat optimiste, qui va inciter le « secteur moderne » à tirer vers le haut le secteur retardataire qu'est l'agriculture, encrassé dans la « tradition » et l'économie de traite.

La Radio « Madagascar », réorganisée en 1962, va être un des moyens employés dans ce sens. Son directeur, un animateur attaché à la SORAFOM (Société de Radiodiffusion de la France d'Outre Mer), Roger Rabesahala, est issu d'une famille d'Ambohimanga, qui va produire d'autres célébrités comme la politicienne Gisèle Rabesahala, l'artiste Coco Rabesahala, etc. Le président du Conseil d'administration en est Flavien Ranaivo, un poète qui a fait revivre les hain-teny merina, en les traduisant (paraphrasant) en langue française. Il est l'un des trois poètes malgaches (avec Jean Joseph Rabearivelo et Jacques Rabemananjara) présents dans toute Anthologie négro-africaine et malgache qui « se respecte » (entre autres, celle de L.S. Senghor et celle de L. Kasteloot). La Radio « Madagascar » émet en deux chaînes : la chaîne I en malgache, la chaîne II en français animée par Julie Gauche, et Maurice Grimaud, entre autres. Seule la chaîne I, nous intéresse ici.

La Radio « Madagascar » avait été rattachée successivement au Secrétariat d'Etat à l'Information et au tourisme (le titulaire étant Alfred Rajaonarivelo, ancien président du groupe parlementaire PSD [Parti Social Démocrate]) et au Ministère de l'Information et des Arts traditionnels (la même personne). Le personnel de la Radio Madagascar est à 90% merina : le lieu d'implantation de celle-ci est Antananarivo, et les critères de sélection de l'OCORA (Office de Coopération Radiophonique, institution française) étant plus spécifiques que ceux de l'IHEOM (Institut des Hautes

Etudes d'Outre Mer) qui formait des cadres de l'Administration territoriale (malgachisés presque entièrement par le Ministre de l'Intérieur de l'époque, André Resampa) et de l'Administration Générale (de 1940 à 1950, 87% des Côtiers ont choisi la section administrative et normale à l'école Le Myre de Vilers) (Jean-Roland Randriamaro, 1997).

PROGRAMMATION GENERALE

Tous les programmes de la chaîne I sont diffusés en dialecte merina (malgache officiel). C'est d'autant plus facile que la plupart des agents sont des Merina : Victor Rajoro au journal parlé, qui, rappelons-le, a une ligne éditoriale résolument pro-occidentale et viscéralement anti-communiste, agrémente le journal des proverbes et des Hainteny merina. Nous nous souvenons tous des bombardements effectués par les B52 américains sur les « affreux » communistes Vietcongs, de l'intrépidité des Israéliens face à la couardise des Egyptiens, etc. Ce journal parlé, en dialecte merina, agrémenté des proverbes et des Hainteny merina, était écouté par la majorité des malgaches (qu'ils soient de la campagne ou de la ville) vers sept heures du matin, douze heures trente et sept heures du soir. Les vocabulaires utilisés sont différents de ceux utilisés dans la vie quotidienne et il est évident que les agents de la radio lisent des textes écrits préalablement, avec des choix minutieux de mots et en respectant les « règles de grammaire ».

Pour les émissions spécialement féminines qui sont orientées sur la gestion de ménage, Jeanne Rasoanarimalala donne des conseils sur la propreté, l'hygiène, le savoir vivre, le savoir être. Je me souviens particulièrement d'une émission sur la propreté : « Etre pauvre ne dispense pas de la propreté ; et de conseiller qu'un savon ne coûte guère, et que les Vazaha, modèles en la matière, savent bien tenir leur corps et leur maison malgré des faibles moyens ».

Eléonore Rasolofomanana, dans les émissions pour enfants, égrène des contes et légendes de tout Madagascar, en dialecte merina, et traduit souvent des contes édifiants français, genre Comtesse de Ségur.

Daniel Ramaromisa anime une émission « *Malagasy sendra nandalo* » (Malgache qui a visité un pays étranger), où il est question des us et coutumes des pays visités, toujours posés en modèle, car souvent plus développés que Madagascar. Il anime aussi une émission de test de connaissance qui fait appel à ce que l'on appelait « culture » en ces temps-là : connaissances géographiques, historiques et littéraires (surtout françaises, correspondant aux programmes scolaires et aux livres, revues et journaux français).

Le « *Tantara indray miseho* » (théâtre radiophonique), une émission hebdomadaire (samedi à huit heures du soir), est prisee par presque tous les ménages malgaches : des personnages comme « *Bako mpitsongo dia* »

(Bako, l'agent de renseignement), « *Kaomisera Ratandra* » (Commissaire Ratandra) sont connus aussi bien à Tamatave qu'à Diego Suarez, de même les interprètes comme Vahandanitra, Harinaivo, Rose Lala, Ranary etc. Des « titres » comme « Caryl Chesmman », « *Aloka niserana* » (Ombre furtive), « *Tao anatin'ny sarotra* », « Les sorciers de Mayence » etc. hantent encore les mémoires : les titres en français sont restés tels quels, mais le théâtre proprement dit se joue en dialecte merina.

« *Sangisangy zary tenany* » (des sketches édifiants) est une émission où la devise est *Castigat ridendo mores* : elle corrige les mœurs en riant (l'ivresse, l'avarice, l'infidélité conjugale, la bêtise, etc.)

Des émissions plus spécialisées concernant la santé (« *Feon'ny fahasalamana* » [voix de la santé]) donne des conseils sur les urgences et aussi sur la prévention des maladies. « *Mahaiza manetsa Ravaly* » (Ravaly, sachez cultiver) est un soutien à l'animation rurale et la vulgarisation agricole.

Sur l'histoire des « Menalamba », Jeanne Rasoanasy mène des enquêtes dans l'Imamo et les autres parties de l'Imerina, concernées par ce mouvement de la fin du 19^e siècle.

François Rakotonaivo parle de la « civilisation malgache » et Michel Razakandrany de la poésie malgache.

Rappelons encore que tout est diffusé en dialecte merina et les personnes « interviewées » essaient de répondre en bon dialecte merina. Les seuls moments où on entend d'autres dialectes, c'est avec Latimer Rangers Randrianasolo, un Antandroy, qui produit des émissions (« *Tanàna, lohasaba sy havoana* » (villages, vallées et collines) qui sortent de l'ordinaire : visite d'Ambondrombe, montagne dans le Sud où se regroupent les esprits des morts, Andrebabe, un village où nul n'a pu accéder... Il essaie de faire parler les gens dans leur dialecte. Généralement, les gens répondent en dialecte merina. Les autres occurrences, ce sont les « *vako-drazana* » (le folklore).

LE VAKO-DRAZANA (LE FOLKLORE)

Après l'élection présidentielle du 30 mars 1965, le remaniement ministériel a érigé le secrétariat d'Etat à l'Information et au Tourisme en Ministère de l'Information et des Arts Traditionnels, dont le titulaire reste Alfred Rajaonarivelo. Cette dénomination n'a fait que régulariser un état de fait. En effet, dans son programme musical, la Radio Madagascar diffuse des « *vako-drazana* » (folklore ou arts traditionnels) de temps en temps : un « *vako-drazana* » toutes les demi-heures, seulement dans la matinée. L'animateur du jour présente la chanson ainsi : « *vako-drazana sakalava avy any Nosy-be* » (un chant folklorique sakalava de Nosy-Be) ; « *Feon'angorodao avy*

any Atsimo » (son d'accordéon venant du Sud). Ces chants sont toujours les mêmes : c'est ainsi que des chanteurs de notre génération leur rendent hommage (Bao Angèle, Rakotozafy, Mama Sana par Erick Manana). Nous fredonnons toujours les « *Anamalaho ambany lalana* », « *Vola parata navidy mahôgo tsà mba vola* », « *Mangina zaza* », « *Tazana kely* », « *Goaika roa mivady* », etc. Et les noms des Parson, Mahamoudou Andriamialy, Ralizà Elisabeth, Leboto François sy Petera Patrice, restent à jamais gravés dans nos mémoires. Déjà, la fréquence de ces « *vako-drazana* » est une annonce de leur prochaine disparition. Car ces chants sont souvent liés à des rites « désuets » pour ne pas dire plus, comme le « *Tromba* » (phénomène de possession), le « *Bilo* » (cérémonie d'exorcisme) ou le « *Famadibana* » (exhumation). Sur les hautes terres, des « troupes » de quartier, font du « *vako-drazana* » où alternent chants et danses : Rakoto Frah dans le quartier d'Andavamamba, Ra-Jean-Knack à Isotry, Rafaralahy Joseph à Tsiadana, Randria Ernest etc. Les instruments de musique sont les accordéons, le valiha, le sodina (flûte) et les « *Ampongabe* » (tambour) et le « *langoraona* » (tambourin). Les thèmes chantés tournent autour de l'amour filial, de la patrie, de la rencontre entre deux êtres qui s'aiment et les difficultés qui s'ensuivent, tout cela dans le cadre de la crainte de Dieu, du respect des ancêtres et des « *raiamandreny* ». Ces « troupes » animent le « *Famadibana* », le « *Famoràna* » et les kermesses du PSD (Parti Social Démocrate). Le « *vakisaova* » (chant des hommes accompagné des battements de mains) est le fait des jeunes hommes des quartiers défavorisés et qu'on nomme actuellement « les bas quartiers » lors de veillées funèbres, des « *Famadibana* », « *Famoràna* » ; ces jeunes hommes, à peine scolarisés, sont des chômeurs, qui vivent des petits travaux pour certains, de vol pour d'autres, et tout le monde pratique le rugby.

Le dimanche après-midi, vers dix sept heures, une émission sur le « *Hira Gasy* », dure une demi-heure (Opéra malgache dit Didier Mauro). C'est une émission pour les paysans des Hautes Terres Centrales, dont raffolent aussi les néo-citadins récemment installés en ville. Le « *Hira Gasy* » sert d'interface entre la ville et les campagnes, car derrière une forme structurée (« *Sasim-panombohana* » (prélude au commencement) avec le bruit de l'*Ampongabe* (Tambour) et du *langoraona* (Tambourin) annonçant que la représentation va commencer ; « *Kabary vakisebatra* » (discours du début) ; entrée sur la scène des jeunes femmes ; « *Faladian-kira* » (semelle du chant) ou « *lohan-kira* » (début du chant), c'est le dernier essai de voix avant la représentation proprement dite, ce chant reprend souvent la genèse de la Bible, dans un tempo lent et va crescendo avec le « *Satrana* » (entrée du valiha ou du lokanga), qui se termine en chant religieux. « *Renin-*

kira » (La mère du chant), après un discours qui introduit l'intrigue, l'histoire est chantée avec des phrases tirées de la Bible, des proverbes et hain-teny merina suivie par un nouveau Kabary pour stimuler la réaction des spectateurs. Ensuite, c'est le « *zanakira* » (l'enfant du chant), chant entamé par au moins deux « *mpilalao* » (ceux qui font du Hira gasy sont désignés par ce mot) qui n'a rien à voir avec le « *Renin-kira* » et parle plutôt du sort des orphelins, des femmes stériles, des enfants reniés par leurs parents, des pauvres... On parle aussi des circonstances de décès du chef de la troupe (s'il y a lieu), de l'héritage qu'il a laissé pour le Hira Gasy. Après le « *zana-kira* », l'histoire du « *renin-kira* » continue, pour finir par la bénédiction adressée aux spectateurs. Puis vient le « *Dihy gasy* », séance de danses et le « *vakodrazana* » termine la représentation : chant avec danse, l'amitié, l'union, la solidarité sont les thèmes de la chanson) (Pierre André Ranaivoarison, 2000), le Hira Gasy emprunte souvent des airs à la mode à la radio pour transmettre leur message, et vulgariser ainsi un « hit » de la Radio « Madagascar ».

Le « *vako-drazana* » concerne l'ensemble des paysans de l'île et les « quartiers défavorisés » de la capitale. Cela ne les empêche pas de suivre et d'apprécier les variétés dites « *hira madinika* », diffusées tout au long de la journée.

LES « HIRA MADINIKA », LES VARIETES MALGACHES

Nous parlerons, à partir de ce sous chapitre, de « malgache » et non plus de merina comme nous dirons « *hira vazaba* » (variétés étrangères). Nous avons suffisamment démontré que le malgache officiel de cette époque est le dialecte merina. Nous verrons successivement les principaux interprètes de l'époque, les thèmes de leurs chansons et leurs influences.

Quelques noms ont dominé la période 1960-1972 en produisant au moins deux ou trois chansons chaque année, qui sont diffusées à plusieurs reprises (le hit parade n'existant pas dans la chaîne I) à la Radio ; ces chansons sont éditées à la DISCOMAD (seule maison d'édition) ; par la suite « Ny Railovy » produira quelques chanteurs ainsi qu'un autre label « Bessa ». Les auteurs compositeurs sont affiliés à la FIMMEMA. Il y a trois possibilités : ou l'artiste enregistre au studio de la Radio Madagascar où le contrôle est strict concernant le texte que ce soit les mots ou les phrases. Les agents préposés à l'enregistrement examinent aussi la musique, sans que la connaissance du solfège soit obligatoire pour le compositeur (comme c'est le cas pour la SACEM française) ; ou il entre enregistrer à la DISCOMAD, enfin il fait les deux avec un risque de remodelage de la chanson pour le disque, afin de le rendre commercialisable. D'autre part, le « gala de chant », à la Tranompokonolona (Maison du peuple ?) Isotry ou Analakely, effectué par plusieurs artistes, permet

aussi de mettre en évidence certains interprètes. Les journaux de l'époque n'avaient pas encore de page « culturelle » et les informations sur ces artistes « mineurs » sont rares. Il faut souligner que les jeunes filles qui chantaient du « hira madinika » n'étaient pas très bien considérées par la société citadine (pour ne pas dire petite bourgeoise).

Le groupe MR Razafy, dirigé par Razafimanitra, fonctionnaire dans l'enseignement technique, comprenait deux chanteuses et quatre chanteurs (dont un greffier de tribunal et un chauffeur de taxi) a produit plusieurs chansons dont une particulièrement « prométhéenne » (« *Mpanjakan'ny zava-boahary* », Roi de la nature)

Tsara ny volana ambony sy avo
Kanto ny hariva ravahin'ny kintana
Faly ireo vorona miravoravo
Fa antsika olombelona kosa ny vintana

Belle est la lune tout là-haut
La soirée parée par les étoiles est magnifique
Les oiseaux heureux, jubilent
Pour les humains : c'est notre destin.

Maro ny zava-boahary eto an-tany
Velona sy maka ho azy e ry lahy
Isika olombelona kosa tsy izany
Fa nomena saina, nomena fanahy.

Il y a plusieurs créatures sur la terre
qui, seules, vivent pour elles mêmes
Nous les humains, nous ne sommes pas ainsi
On nous a donné la raison et l'esprit

Mahay misafidy sy tsy mifanary
Mahay mifanampy sy mifanasoa
Tena mpanjakan'ny zava-boahary
Tokana an-tany fa tsy mba roa.

Nous pouvons choisir, et ne nous séparons pas
nous savons nous entraider et nous faire du bien
Les vrais rois de toutes les créatures
Les seuls qui n'ont pas leurs pareils.

Celle-ci concerne la bonté « *batsaram-panahy* »

Hatsaram-panahy, io re ry lahy,
no raki-mateza sy tena harena
Mandroaka ny haizin'ireo lolom-po
Fa tara-masoandron' ny fo volamena
Mandroaka ny haizin'ireo lolom-po

La bonté c'est l'obole qui dure et la vraie richesse.
Elle fait fuir la noirceur de la rancune. Car elle est
le rayon de soleil d'un cœur d'or qui fait fuir la
noirceur de la rancoeur

Nous voyons dans ces deux extraits que des notions étrangères à la culture font leur apparition : l'homme qui a le choix, l'homme qui a choisi d'aller avec ses congénères, éclairés par la raison et l'esprit, dompter la nature ; de même les qualités individuelles qui étaient l'apanage des Rois, des Andriana, des Raiamandreny deviennent l'objectif de chaque être.

Ny Nanahary, un autre groupe, formé des frères Rakotonahary, rejettent d'un Pasteur. Le plus remarquable parmi eux, Mamy, est un bossu, un boute-en-train, qui travaillait au Ministère des Affaires Culturelles, son frère Jacques est aussi fonctionnaire, mais du Ministère de la Santé. Ayant acquis la notoriété par des chansons qui alternent les textes malgache et Français.

Io diavolana io, ireo kintana alinkisa

Cette pleine lune, ces milliers d'étoiles

Mametsovetso, mamoha ireo tsiahy	Réveillent des souvenirs : Les cascades en écho, Les doux chants des oiseaux Images qui éveillent Des rêves à merveilles.
----------------------------------	---

Des phrases qui rappellent les poèmes appris en classe de « Français ».

Ils excellaient aussi dans la « moralisation » par la chanson : « *Tandremo ny takoritsika* » (Attention aux commérages). Ce thème est récurrent dans les chansons des premières années de l'Indépendance, du fait de la difficulté de cohabiter en ville, la plupart des gens venant de quitter leurs campagnes.

Leur spécificité, c'est d'avoir introduit les « negroes spirituals » en malgache ; « *Ho vatolampiko ianao* » (Vous serez mon roc), « *Mamindra fo amiko* » (Aie pitié de moi). La religion chrétienne n'est pas loin, mais soutient la plupart des textes « *Noelin'ny kamboty* » (le Noël des orphelins) qui appelle à la charité chrétienne.

Ny Railovy, groupe créé par Jérôme Randria et ses frères, vers la fin des années cinquante, a dominé le paysage musical avec ses nombreuses compositions. Jérôme Randria travaillait à la Radio comme speaker et jouait aussi dans les théâtres radiophoniques. *Ny Railovy* est le premier groupe à Madagascar à être édité en 33 tours (deux pour être exact). Les chansons les plus célèbres comme « Bao » (à l'hommage de la Miss Madagascar de l'époque, en 1960)

Marobe ireo olona efa fantantro tarehy Hitako matetika eny an-dalambe Saingy ankiray ho lazaiko anao Tanora tompontany mbola tsy fahitanao Fa iza moa ny anarany azafady lazao Fa sao fantantray ka mety ho gaga ianao Ny anarany tsy fantantro Fa raha toa tianareo dia ataoko hoe Bao Bao dia tovovavy manja raha jerena avy hatrany...	Je connais beaucoup de personnes que je rencontre souvent dans la grande rue mais il y en a une, dont je vais vous parler Une jeune autochtone que vous n'avez jamais vue Dites-nous s'il vous plaît son nom Peut-être la connaissons-nous et vous en serez étonné Je ne connais pas son nom Mais si vous voulez, je l'appellerai Bao Bao est une belle jeune fille, à première vue...
--	--

A l'époque, c'était audacieux de faire une description détaillée de la jeune fille malgache en chanson, comme si elle reflète les divers passages des Misses en « habillé », puis en tenue de plage qui en a choqué plus d'un.

Des chansons d'amour, avec une certaine nouveauté dans l'expression :

Toa nilatsaham-baratra aho naharay
ny taratasinao
Nilaza fa tsy tsara intsony ny iarahako
aminao
Ny maso foana no nanganohano,
nivontirika e, Rômy
Ny molotro aza maina, gina,sina sy
mangaihay
Niverina fanindroany toa adala anie
aho
Tsy nety nino fa tinapaka, sy saraka
aman-taho,
Nivenjivenjy toy ny ravi-nentin'ny tadio
anie aho
Tsy nisy tanjona mba hifaharako ahay.

J'étais comme foudroyé en lisant ta lettre
qui dit qu'il n'est plus bon que j'aïlle avec toi
Les yeux embués de larmes, restent grand
ouverts
Rômy, mes lèvres se dessèchent, silencieuses,
coites et déçues.
Je relus la lettre, comme fou. Incrédule, cassé, et
éloigné de la branche
J'errai comme une feuille emportée par le
tourbillon qui n'a pas seulement un objectif à
atteindre.

Des mots exprimés dans des formes traditionnelles « ... *ravi-nentin'ny tadio... tafasaraka aman-tabo...* », mais qui traduisent des sentiments désespérés inconnus des Malgaches traditionnels, toujours mesurés dans l'adversité, car pouvant compter sur la solidarité des autres. Ce désespoir dans la solitude peut s'atténuer par l'évocation du village natal « *Ny tanananay* » :

Toerana tsy ho adinoiko
Vita sary tsy afoiko
Tendrombohitra sy ireo lohasaha
Mavamavana maha-te hizaha.
.....
Mbola ao ikaky sy Ineny
Sy ireo zandry vao miana-miteny
Ireny rehetra ireny
Sy ny havantiana no injao
Indray miandry ao
Vahiny anefa aty antanin'olona
Vetsovetso lahy, vetsovetso roy
Ka ny masoandro iva
No mirotsaka madiva
Ka ny vetsoko mankany
Ny tsy hanadino hatrany
Mandra-pialako eto an-tany.

Un lieu que je n'oublierai jamais
que j'ai fixé en image dont je ne me séparerai
Montagnes et plaines
Claires qui vous invitent.
.....
Père et mère sont encore là
Ainsi que les cadets qui apprennent à parler
Tout cela
Et les parents aimés, attendent
.....
Etranger dans le village d'autrui
Souvenirs, souvenirs
Au crépuscule
quand le soleil s'en va
la pensée qui y va
C'est de ne jamais oublier

Henri Ratsimbazafy, qui a travaillé un temps au Réseau National des Chemins de Fer, s'est consacré finalement à la chanson. Auteur compositeur prolifique, il a à son répertoire des centaines des chansons aussi bien en français qu'en malgache. Des chansons d'amour bien tournées « *Voahirana* » (nom de jeune fille et aussi nénuphar) :

Satriko foana ny mba hioty anao
Handravaka ilay tokantranoko ao
Nefa noraisinao ho vazivazy
Tsy mba sitrakao ny ho voafehy anaty
vazy

J'aimerai tant te cueillir
Pour enjoliver ma maison
Mais tu l'as pris pour une plaisanterie
Tu n'aimes pas être confiné dans un vase

La charité où est perceptible l'influence de la chanson de Georges Brassens :

Fony aho kivy ratsy	Quand j'étais désespéré
Tsy mba nanana hitarainana	Et n'avais pas de personne à qui se confier
Tsy misy mpitia lany vatsy	Rejeté par tous, n'ayant plus rien
Zary lao ny fiainana	Dégoûté de la vie
lanao tamin'izay no hany mba niteny tamiko	Vous, à ce moment, étiez le seul à me parler
Ka namerina indray ny fiainana ho mamiko	Et m'a permis de retrouver goût à la vie.

Ces chansons en français sont comme des cartes postales qui invitent les touristes à visiter Madagascar : « Revoir Tanà », « La chercheuse d'eau », « Au zomà », « Ton lamba blanc », « Dans ma case en falafa »...

Naly Rakotofiringa, un agent commercial, et dont les sons de piano à queue sont reconnaissable entre mille : un auteur compositeur qui a la chance d'avoir dans son groupe un « ténor » qui a suivi dans les années cinquante des leçons de chant en France, Ludger Andrianjaka. Le beau poème de Jean Joseph Rabearivelo a été mis en musique et chanté d'une façon inoubliable : « *Eritreritra fahavaratra* » (pensée en saison des pluies)

Mijononoka moramora ny orana avy hariva	Les pluies du soir s'épandent lentement
Ny andro dia madiva hamonto torimaso ny lanitra sy ny tany	Le jour est près de gonfler de sommeil
Ka hitondra any ho any. Any ho any nefa aiza ?	Le ciel et la terre et d'amener ailleurs
Aiza no hampita izato nofonofinao izay mamenon'ny injao	Ailleurs, mais où ? Où vont aller vos rêves
Mihodinkodina ao am-po, Mihodinkodina ao an-tsaina, Toa rano nafanaina.	Qui vous possèdent et qui vibrent Dans votre cœur et frémissent dans votre pensée comme de l'eau qu'on a chauffé.

Ces textes se ressemblent par la recherche d'un thème, et par l'expression qui tend à prendre la forme poétique. Ces phrases bien tournées vont habituer les gens à rechercher une tournure appropriée et tendent à « policer » les relations dans la société.

Les chanteurs issus des autres provinces s'expriment aussi en malgache (Angeline et Jacqueline de Tuléar « *Tonga aho, nitady anao* » (Je suis venue te chercher), le groupe Voanio de Tamatave « *Bazar kely* », « *Faly aho* » (Je suis contente), Rivo Fianarantsoa « *Andron'ny fabazazana* » (les temps de l'enfance), Los Matadores de Diego-Suarez... La plupart de ces groupes chantaient aussi en français).

La musique de la majorité de ces chansons était simple, et ne comprenait que peu d'accords. Elle suivait la « mode », le twist, la bossa nova, le cha cha cha, la rumba, etc. Au début, l'accompagnement musical

était composé d'un piano, d'une contrebasse. Puis, après l'introduction des guitares électriques (suivant la vogue des THE SHADOWS vers la fin des années cinquante) et la modernisation des « standards folkloriques » des hautes terres par le groupe Freddy Ranarison, l'accompagnement se faisait avec trois guitares et « une batterie ». Vers le milieu des années soixante, l'orgue devient l'instrument principal (avec pour modèle les succès de Scott MacKenzie et ceux de Procul Harum).

Le « *hira madinika* », variété malgache, a hérité de « *kaonseritra* » (concerts organisés dans les temples protestants), des opérettes françaises et des « chanteurs à voix » comme Tino Rossi, Luis Mariano... Les Romule, Ossy, Salomon sont dans la lignée de ces chanteurs. Le « *hira madinika* » a aussi subi l'influence des chants de théâtres d'Ambatovinaky, avec Naka Rabemanantsoa, Andrianary Ratianarivo.

Et c'est ici que nous terminons, en relevant que le « *hira madinika* » relève de l'histoire spécifique des Hautes Terres Centrales, ou plutôt d'une couche sociale qui s'est formée cahin-caha, à travers les années, pour aboutir finalement à la petite bourgeoisie de l'indépendance. Les éléments côtiers de la petite bourgeoisie, éloignés de leur « base », se rabattaient sur la chaîne II ou s'attelaient à la locomotive des « *hira madinika* », de toute façon, ils suivent le mouvement mais n'en ont pas l'initiative. Certains comme Pilazà Berthin, un fonctionnaire de la Radio, chantait une chanson de MR Razafy « *Fisarabana* » (Séparation) et bien malin celui qui saura qu'il est originaire du Sud-Est.

Nous ne concluons pas, mais nous dirons que le « *hira madinika* » a tourné en rond, entre l'amour et la charité, étant coupé de la réalité sociale, et corseté dans une société petite bourgeoise où la morale « victorienne » interdisait les mini-jupes et les cheveux longs (les beatniks) ; les éléments côtiers ne se reconnaissaient pas toujours dans ces « *hira* », mais devaient suivre le mouvement, pour ne pas être assimilés aux paysans. A la fin des années soixante-dix, le mouvement de mai 1968 a des répercussions à Madagascar, par le biais des coopérants et diverses revues, journaux et bien sûr la Radio et la Télévision qui en est à ses premiers pas. Des problèmes économiques se posent, le taux de croissance démographique s'accroît, le marché du travail se rétrécit, un nouveau monde est en gestation, la petite bourgeoisie s'appauvrit pour certaines de ses fractions : leur appauvrissement et l'enrichissement des autres vont prendre des formes « tribales » qui vont remettre en question le monde bien ordonné des premières années de la première République. La Radio ne sera plus ce secteur « public », « sacré », porte-fanion du progrès, en quelque sorte un « *raiamandreny* » doublé d'un sorcier qui a nourri l'imaginaire de plusieurs générations, en vue d'un avenir meilleur.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- ALTHABE, G., *Anthropologie politique d'une décolonisation*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- ARCHER, R., *Madagascar depuis 1972. La marche d'une révolution*, Paris, L'Harmattan, 1976.
- RABENORO, C., *Les relations extérieures de Madagascar de 1960 à 1972*, Paris, L'Harmattan, 1986.
- RAHAMEFY, A., *Sectes et crises religieuses à Madagascar*, Paris, Editions Karthala, 2007.
- RALIBERA, R., *Souvenirs et Témoignages malgaches*, Antananarivo, Foi et Justice, « Recherches historiques », 2007.
- RANAIVOARISON, P. A., *Ny Hiragasy*, Antananarivo, Edisiona Md Paoly, 2000.
- RANDRIAMAMONJY, F., *Histoire des régions de Madagascar des origines à la fin du 19^e siècle*, Antananarivo, TPFLM, 2008.
- RANDRIAMARO, J.-R., *PADESM et luttes politiques à Madagascar*, Paris, Editions Karthala, 1997.
- RATRIMOARIVONY-RAKOTOANOSY, M., *Historique et nature de l'enseignement à Madagascar de 1896 à 1960*. Thèse de Doctorat de 3^e cycle, 1986.
- THIESSE, A. M., *La création des identités nationales, Europe 18^e-19^e siècle*, Paris, Editions du Seuil, « L'univers historique », 1999.
- WAAST, R., « Développement des sociétés occidentales au 20^e siècle », in *Changements sociaux dans l'Ouest malgache*, Paris, ORSTOM, « Collection Mémoires » n° 90, 1980.
- WARNIER, J.-P., *La mondialisation de la culture*, Paris, La Découverte, « Repères », 2003.